

Les hommes de sa vie

Roman

Bernard SELLIER

« Chaque être humain est aussi un livre, un livre qu'il a lui-même écrit... Mais souvent, quel charabia, quelle cacophonie ! Toutes les anomalies et les aberrations sont là. Quand deux de ces livres se rencontrent et s'amourachent l'un de l'autre, ils sont occupés jour et nuit à se lire mutuellement, mais qu'apprennent-ils ? L'enfer. Car les humains n'ont pas encore commencé à écrire consciemment leur propre livre... Mais le jour où ils seront conscients de la nécessité d'écrire enfin leur propre livre, quand ils se rencontreront, ils seront émerveillés de pouvoir lire les uns sur les autres des signes sublimes : les qualités, les vertus, les dons que chacun aura travaillé à développer en lui-même. »

Omraam Mikhaël Aïvanhov
(La pédagogie initiatique, tome II)

Ma « petite » fille chérie,

C'est pour toi seule que j'écris ces lignes, même si, je m'en rends compte, je me suis souvent laissé emporter par un lyrisme déplacé. Peut-être, en alignant ces mots sur le papier, me suis-je rêvé écrivain ? C'est sans importance...

La plus grande punition que nous inflige la vie, c'est de ne pouvoir effacer nos fautes. Tout juste nous est-il accordé de ne pas les répéter. Et chaque minute qui me reste à vivre, je souffrirai du mal que je t'ai fait endurer. Mais si, par bonheur, ma belle, tes yeux se posent un jour sur ces lignes, elles te diront tout l'amour que je te porte, Sarah...

29 septembre 2016

Chapitre 1

Mon troisième « premier jour »...

*« Nous ne sommes pas des êtres humains ayant une expérience spirituelle.
Nous sommes des êtres spirituels ayant une expérience humaine. »*

Pierre Teilhard de Chardin

Quelle étrange association de mots dans ce titre apparu spontanément sous ma plume !

J'ai décidé de la conserver. De ne pas censurer les idées qui jailliront de mon inconscient, aussi incongrues ou folles soient-elles. D'accepter de voir jetés sur le papier mes doutes oppressants, mes colères spontanées, mes rancœurs toxiques, mes interrogations les plus délirantes, mes désespoirs les plus sombres. Et, surtout, mes maladresses stylistiques d'apprenti écrivain.

La vie est un jeu d'autant plus cruel que nous en ignorons les règles lorsque nous ouvrons les yeux pour la première fois sur ce monde. C'est en étant broyés dans les rouages implacables de ses mécanismes bâtisseurs, après avoir subi d'innombrables chutes, accidents et anéantissements, que

nos egos acceptent de se dissoudre, et que le but de nos incarnations dessine enfin ses premières esquisses sur l'écran de notre conscience. Pour la majorité d'entre nous, cette transformation doit s'effectuer dans le parcours d'une seule vie. Une gageure quasiment irréalisable. Pour les adeptes de la réincarnation, plusieurs existences nous sont offertes pour parvenir à cet éveil. C'est à la fois plus réaliste en terme de faisabilité, mais guère plus encourageant, si nous persistons à travers les âges dans la répétitivité de nos errements pernicious. Ni mes connaissances, ni mes expériences acquises, ne me permettent de privilégier l'une de ces deux conceptions.

J'ai lu un jour dans je ne sais plus quel article d'un prétendu spécialiste ou philosophe, que notre existence ne compte que deux jours importants. Celui de notre naissance et celui de notre départ définitif pour un au-delà hypothétique. Entre ces deux instants, tout ne serait que remplissage anecdotique, soubresauts négligeables et bouleversements illusoire. Des tribulations insignifiantes, toutes justes bonnes à remplir les colonnes de « Gala », de « Détective » ou des « Échos », selon le degré de notoriété et de position sociale des intéressés.

Je m'inscris en faux contre cette affirmation. Ou plus exactement, disons qu'elle n'est pas ma « vérité » de l'instant. Peut-être est-ce de l'orgueil ? À moins que ce ne soit une manipulation vicieuse de mon ego. Ce qui revient au même, d'ailleurs. Mais j'ai la sensation, à la fois physique et intérieure, que le destin, la Vie, m'ont fait expérimenter plusieurs naissances. Toutes enrobées d'un mélange de souffrance et de libération plus ou moins équilibré.

Mon premier « premier jour ».

Celui-ci est incontournable. Est-il vraiment utile d'en parler longuement ? Chacun d'entre nous, embryons humains désarmés, l'expérimentons fatalement lorsqu'arrive l'heure de quitter notre paradis utérin, chaudement humide, tendrement douillet, pour surgir dans la froidure d'un hiver rigoureux – en ce qui me concerne –, dans la brutalité d'un univers hostile. Lorsque survient la seconde où jaillit de notre gorge un cri désespéré. Une naissance. Un bonheur. Vraiment ? Pour certains spiritualistes, il s'agit au contraire d'une mort inévitable à l'état édénique que nous connaissions « de l'autre côté du miroir ».

Je me suis souvent demandé s'ils n'avaient pas la vision juste. Mais mon but n'est pas ici d'entrer dans de brumeuses spéculations philosophico-mystiques.

Puisque j'ai choisi délibérément d'exposer mon histoire, voici les données brutes :

Lundi 17 janvier 1966. 4 h 30 du matin. Je verse ma première larme dans l'intimité d'une clinique privée sur les hauteurs de Nice.

Un excellent jour pour faire son apparition dans le monde, « dixit » ma mère. Pour la passionnée d'astrologie et de taromancie qu'elle était, le nombre 17 est représenté dans le tarot de Marseille par la carte de « L'Étoile », image symbolique de rêve. Pensez donc ! Une jeune femme nue, à l'opulente chevelure bleue, agenouillée de manière extatique, qui verse l'eau de ses deux cruches rouges dans une rivière bleue. Tout cela sous un ciel constellé d'astres multicolores. Une pure merveille selon les affirmations péremptoires de ma génitrice.

Il serait tout autant inconcevable d'omettre le glorieux Ascendant Sagittaire, qui, par la grâce d'un Jupiter bienveillant,

maître du signe, ne pouvait que me conduire sur les chemins d'un épanouissement total. Elle avait jugé inutile de s'appesantir sur l'opposition Saturne-Uranus, ou sur les carrés Mars-Neptune et Jupiter-Pluton, susceptibles d'annoncer des vagues de vie nettement plus sombres. Mais, pour la mère aimante et positive qu'elle voulait ou croyait être, ce n'était là que de vulgaires bagatelles qui seraient balayés par la grâce de deux trigones ultra bénéfiques, Mars- Jupiter et Saturne-Neptune. Croyances et aveuglement, quand vous nous tenez...

Aurait-elle conservé cette certitude béate si elle avait vécu assez longtemps pour contempler le devenir de son fils ?

J'en doute.

C'est horrible à écrire et à penser, mais elle a eu la précieuse inspiration de rejoindre ses aïeux six mois avant que le drame ne survienne. J'ignore si j'aurais eu le courage d'affronter son regard lorsqu'ils sont venus m'arrêter...

Inutile de m'étendre longuement sur mon père et sa carence éducative. J'ignore tout de sa vie présente, et je n'éprouve nulle envie que cet état de fait évolue.

L'absentéisme et l'indifférence ont toujours été ses marques chroniques de fonctionnement jusqu'à ce que je quitte, à 18 ans, notre quatre pièces rue Verdi, dans le quartier des Musiciens à Nice. Sa profession de représentant de commerce justifiait pleinement la brièveté de ses apparitions au foyer. Si la réussite de son absence pédagogique est incontestable, puisque je pense très rarement à lui, j'ai néanmoins reproduit avec fidélité sa passion du vagabondage, donnant simplement une plus grande amplitude à mes rayons de déplacements.

Il se contentait de quatre départements limitrophes des Alpes-Maritimes pour visiter ses clients libraires.

Je me suis gracieusement offert le monde entier –

exception faite de l’Australie – démesure amplement justifiée par la transmission des beautés pianistiques de Chopin, Schubert, Rachmaninov ou Schumann, à un public avide de découvertes classiques.

Rien de très captivant dans les sept premières années d’une existence marquée par une morosité dolente. Ma mère s’ennuyait dans son travail routinier de vendeuse aux Galeries Lafayette. Ses moments de liberté étaient occupés par sa passion pour un ésotérisme primaire et clinquant. C’est tout au moins ainsi qu’il apparaissait à mon père et, je l’avoue, à mes yeux d’enfant. Mais son absence d’ambition et un manque de confiance chronique dans ses capacités intuitives réservaient ses connaissances et explorations divinatoires à un cercle très restreint d’amies intimes.

Je calquais par mimétisme ma conduite sur son effacement, jusqu’à ce que je découvre un jour de printemps la quatorzième sonate pour piano de Beethoven, « Clair de Lune », sous les doigts de l’oublié Wilhelm Kempff. Ma vocation venait d’éclorre...

Mon deuxième « premier jour »...

Ici commence la nébuleuse d’une subjectivité prépondérante.

Pour l’écrasante majorité d’entre nous, ceux qui se voient rangés dans la catégorie des humains ignorants et primaires, ce sera tout simplement celui de la mort. Les décennies se seront écoulées dans un aveuglement plus ou moins involontaire, ponctué ça et là de pics dérisoires : le premier amour, le

mariage, la naissance d'un enfant, la richesse, la pauvreté, la maladie, l'adultère... Toutes ces boursouflures infimes qui colorent nos vies de leurs dimensions mesquines. Elles ne sont que les jalons d'un parcours balisé, stéréotypé, les wagons de troisième classe dans lesquels chacun de nous promène sa vie prosaïque à travers un paysage ordinaire, vieux de milliers d'années.

Mon deuxième « premier jour », celui qui a marqué mon existence de manière brûlante, indélébile, c'est ce lundi 17 mars 2003. Oui, encore un 17 ! Le destin aime sans doute brocarder ses marionnettes... A 6 h 30 du matin, pour être exact. Lorsque la porte s'est ouverte sur les policiers venus m'arrêter. Ou, pour être encore plus précis, à la seconde où, dans ce maelström émotionnel, mon regard a lu dans les yeux de Roxane l'anéantissement de son « amour ». Celui qu'elle me portait depuis notre rencontre dix-neuf ans plus tôt. Celui qui constituait la nourriture divine des deux âmes-sœurs que nous estimions être. Enfin... Disons que c'est la croyance qui m'avait habité durant toutes ces années de quiétude illusoire.

Aujourd'hui, la certitude n'est plus de mise. Lorsque je suis dans un état de lucidité partielle, ce sont les mots « mirage », « chimère » qui se présentent à mon esprit pour qualifier notre ancien « amour ». Dans les instants où le désespoir mène sa danse macabre, c'est le terme « trahison » qui s'impose. Mais cette terrible qualification ne s'applique-t-elle pas tout autant à moi ? Plus encore à moi ? Ce n'est pas Roxane qui a donné le premier coup de ciseau au diamant de notre passion...

Mon troisième « premier jour »...

Ce fut le lundi 18 avril 2016. Dix heures du matin. 683 semaines, 4781 jours entre ces deux jalons, entre ces deux claquements de porte. Celui qui me voit pénétrer dans l'enfer de l'incarcération, abandonnant derrière moi deux adolescents désemparés, une épouse atterrée, et celui qui m'autorise aujourd'hui à goûter, libre, la douce tiédeur du soleil printanier grassois. Une portion d'éternité en forme de cauchemar. Le genre de spectre qui nous pousserait à toutes les compromissions pour obtenir son effacement du livre de la vie ! Facile à écrire ! Quel est l'être capable de dissoudre douze années de torture intérieure, de désespérance quotidienne, de vagues d'angoisse, en quelques semaines, voire mois ? Un philosophe ? Un sage ? Un être « éveillé » ? Sans doute ai-je acquis, sous les coups de boutoir du destin, quelques germes mentaux du premier. Quant aux deux derniers, ils sont à cette heure des idéaux fantasmagoriques.

C'est vrai et sans doute consternant, aucune empreinte de joie ne figure dans ces trois « journées ». Celles qui brillent de leurs feux éclatants dans les constellations familiales. Celles qui éclatent dans chaque tableau des albums photographiques. Celles qui agglutinent les visages ébahis lors des soirées diaporamas souvenirs.

Pourtant, je ne peux pas le nier. Elles ont fait acte de présence dans ma vie. Le matin de ma rencontre avec Roxane, notre mariage, la naissance de Lucas. Toutes ces dates qui se sont imprimées avec puissance dans mon ancienne vie

« normale » m'apparaissent aujourd'hui nivelées, presque anodines oserais-je dire. Même ton arrivée dans notre foyer, ma toute belle Sarah. Mon amour. Tu étais une telle évidence, que ta présence, un matin, dans le petit berceau blanc qui t'attendait depuis neuf mois, me paraissait hors du temps. Tu vivais dans mon cœur depuis si longtemps...

Oui, ce sont les instants de souffrance, de désespoir absolu, de chute dans l'abîme, qui imprègnent mon âme, mon esprit et mon corps, qui sculptent ces « jours » que je qualifie de majuscules. Je ne suis pas fier de m'avouer cette faiblesse égocentrique et malade.

Je me souviens de ce jour où j'avais appris la mort de mon ami Bruno. Ou plus exactement la cause de sa mort, car il s'était pendu à une branche de cerisier, dans le jardin de sa maison. J'avais dix-sept ans. À la peine réelle que j'éprouvais, s'était mêlé un sentiment de mépris pour la faiblesse dont il avait fait preuve. Se suicider pour l'amour d'une diablesse aux tresses blondes, qui s'amusait à faire bander tous les ados du lycée. Quelle médiocrité, quelle déchéance, quelle lâcheté, pensais-je alors ! Ignorant idiot que j'étais...

Je n'ose pas compter le nombre de nuits où seuls ton image, Sarah, ton sourire, la délicatesse de tes gestes, m'ont retenu d'exécuter le pas décisif. Celui qui m'aurait peut-être libéré des ténèbres qui nous engloutissent ici-bas.

En réalité, jamais je n'aurais pu quitter ce monde volontairement sans avoir revu ton visage. Sans avoir encore une fois entendu le son de ta voix mélodieuse. Celle qui chantait « S'il suffisait d'aimer » le soir du réveillon de Noël 2002.

Peut-être est-ce la vérité. Peut-être suffit-il d'aimer pour traverser les déserts brûlants, pour franchir les abîmes de désespoirs. L'amour vrai, avec un « A » majuscule, purifié de

ses composantes passionnelles ou fusionnelles, de ses attributs pathologiques, de ses dérives mortifères.

Je suis tenté de le croire, puisque, dans la traversée des pires ténèbres, l'éclat de tes yeux, Sarah, la grâce de ton sourire d'ange, ont eu le pouvoir de m'empêcher de sombrer.

Chapitre 2

Lundi 18 avril 2016

« Tant qu'il y a désir ou besoin, c'est un signe indéniable qu'il y a imperfection. Un être parfait et libre ne peut avoir de désirs. Dieu ne peut avoir besoin de rien. S'Il désirait, Il ne pourrait pas être Dieu. Il serait imparfait. Aussi tout ce qu'on raconte sur Dieu désirant une chose ou l'autre, tour à tour satisfait ou mécontent, n'est que babillage et n'a aucun sens. »
Swâmi Vivekânanda, (Jnâna-Yoga)

La sinistre porte vient de se refermer derrière moi.

Je cherche dans ma réserve de vocabulaire, fort modeste, les adjectifs les plus justes pour qualifier mon état émotionnel en cet instant. Étourdi ? Cela va sans dire, et il s'applique aussi bien au mental qu'au physique. Hébété ? C'est l'évidence. Heureux ? Ce n'est pas impossible, même si je ne sais plus très bien ce que ce terme signifie.

Je demeure planté là, sur cette esplanade presque déserte, immobile, désemparé. Je ferme les yeux et j'essaie de ne pas pleurer. De solitude, de désespérance, de colère, de soulagement aussi, sans doute. De joie, peut-être...

En une fraction de seconde, les plans soigneusement

élaborés durant les myriades d'insomnies ont disparu. Anéantis. Volatilisés. Comme s'ils n'avaient jamais germé, fureté, enflé, dans mon esprit malade. Et pourtant ! Avec quel soin je les avais semés, arrosés chaque nuit, d'une espérance fantomatique. Avec les mois, les années, ils avaient acquis la pureté chirurgicale d'une greffe miraculeuse. Une greffe de vie sur un corps en hibernation. Le plan millimétré de l'architecte qui fait jaillir l'harmonie de la masse informe d'un amas de terre brute. Le fil d'Ariane qui me permettrait de retrouver mes marques lorsque le monde extérieur m'accueillerait.

Incroyable tout de même cette agilité de l'esprit à se jouer de nous ! Combien y avait-il d'étapes dans ce planning, déjà ? Au début, je les avais limitées à vingt-et-une. J'aime ce nombre. C'est la carte du Monde dans le Tarot de Marseille. La plénitude. L'accomplissement. La concrétisation des projets de vie. Tout ce dont j'aurais besoin lorsque je retrouverais l'air pur et la folie des hommes. Cette femme semblant danser sur un pied au cœur d'un ovale multicolore était désirable. Plus que désirable, magnétique.

Encore un héritage de l'enfance. Un souvenir de plus des exaltations d'une mère plongée avec délice dans les cours tarologiques d'Alejandro Jodorowsky...

Puis, avec le temps qui intensifiait son emprise, le mental qui s'alourdissait, j'étais passé à trente étapes. L'âge de Jésus recevant le baptême. Là aussi, le commencement d'un nouveau pan de vie. Le passage du Maître terrestre au Christ. Tout un programme... totalement inaccessible. Durant les heures sombres où j'établissais ce plan, chacun de ses paliers me paraissait simple, logique, incontournable, totalement pertinent.

En cette matinée de délivrance, alors qu'une brise parfumée me caresse le visage, au moment de mettre en

activation les paliers de ce processus soigneusement établi, leurs couleurs pimpantes se sont flétries. Tandis que défilent dans ma mémoire les différentes phases programmées de ma résurrection, le rire s'invite. Pas un rire tendre, compatissant. Mais le ricanement dédaigneux, le sarcasme impitoyable, le rictus du démon qui s'éclate de nous voir arpenter gaiement des kilomètres de bourbiers pavés de jalons aussi aguichants qu'illusoirs. Des étapes de reconstruction, pensais-je avec sérieux et naïveté. Plutôt les marches d'un escalier abrupt conduisant droit à une rumination psycho-pathologique !

1/ Prendre le bus jusqu'à Mouans-Sartoux. Parce que, bien évidemment, personne ne sera là pour m'attendre. Boire un verre sur la grande place, à l'ombre des platanes... Histoire de me réadapter doucement au quotidien.

Jusque-là, pas de problème. J'ai toujours aimé cet endroit. J'ignore pourquoi. La route est proche, le bruit et les encombrements sont permanents. Et cependant une paix singulière baigne ce cœur de village. Tout au moins, c'est le souvenir qui demeure ancré dans mon conscient. Au temps béni de notre passion, je m'installais à une table avec Roxane, et nous goûtions les effluves de vie dans une délectation grisante. Ses mains fines, aux ongles rouge carmin, saisissaient avec grâce les olives servies à l'apéritif. Un tableau simple, banal, mais inoubliable. Seuls nos yeux parlaient. Et leur éloquence était plus intense que toutes les envolées romanesques ou poétiques des « Goncourt » du siècle.

2/ Réserver une chambre dans un hôtel discret. Peut-être faudrait-il que je compte une vingtaine de kilomètres pour espérer ne pas être reconnu. Merci l'arrogance !

Lorsque j'avais conçu cette seconde phase, je me noyais encore dans un océan d'illusions. Avant que je ne m'enfoncerais dans le drame, j'étais un pianiste renommé. Les journalistes qu'émandaient régulièrement un entretien. Ils s'installaient sans gêne, à quelques mètres de mon portail, attendant une hypothétique interview. Il va sans dire que mon inculpation, suivie seize mois plus tard par le procès, avait constitué pour eux un mets de choix pendant de nombreuses semaines.

Que reste-t-il de toute cette renommée aujourd'hui ? Rien, sans aucun doute. L'avalanche d'informations qui, chaque jour, inonde les humains du vingt-et-unième siècle, possède une puissance d'effacement qui ferait pâlir n'importe quel syndrome style Alzheimer.

Dans les moments rarissimes où un rayon d'humour venait fendre le carcan sépulcral, j'imaginai tenter une expérience intéressante. Traverser les bureaux de Nice Matin. Observer d'un regard inquisiteur les visages qui se tourneraient vers moi, curieux, surpris, interrogateurs. J'étais prêt à parier que personne ne reconnaîtrait le « pianiste ensorcelant » qui déambulait à cet instant dans leur espace. Oui, c'est le qualificatif que les écrivains des médias se plaisaient à m'appliquer jadis dans leurs moments d'exaltation.

Lorsque j'avais été arrêté pour meurtre, j'étais devenu le « maniaque criminel ensorceleur »...

La seule certitude qui m'habitait, c'est que personne ne serait là pour m'attendre lorsque je quitterais le pénitencier. Alors, si je ne voulais pas coucher sur un banc de square... De toute manière, à la mi-avril, je n'aurais aucune difficulté à dénicher une chambre dans les environs de Grasse.

3/ Téléphoner à Moana...

Avec ce poste-là, déjà beaucoup plus compliqué, aléatoire, et surtout stupide, commençait la descente vers le n'importe quoi pathologique. Même si les « bonnes » raisons ne manquaient pas.

Moana... Quel souvenir ! Ce n'était pas une femme, mais un Krakatoa en éruption permanente. Logorrhéique, gourmande, goulue, dévorante, épuisante. Dans tous les domaines. Un souffle de feu jaillissant d'un corps de nymphe. Une simple promenade avec elle prenait la dimension d'une expédition kohlantesque. Un repas au restaurant devenait une tornade qui laissait au personnel un souvenir ravageur. Une nuit d'amour entre ses mille tentacules abandonnait sa proie dans un état quasi comateux.

Autant dire qu'elle n'était pas du genre : « à toi pour toujours ». Existait-il d'ailleurs au monde un homme capable de supporter ses déflagrations existentielles pendant une semaine entière ? Rien n'est moins sûr.

Notre « relation » avait duré quatre-vingts heures. Un record. Pour elle, s'entend. En ce qui me concerne, c'était une pure folie. Mais la mort d'Aurore, quelques jours plus tôt, m'avait totalement ravagé le cerveau. Cet intermède sexuel dans l'horreur absolue m'avait peut-être retenu au bord du précipice.

Je l'avais rencontrée à la fin d'un petit concert de bienfaisance, donné à Monaco au profit de je ne sais quelle association d'aide au tiers-monde. Elle était invitée par l'un des donateurs millionnaires, sans doute en remerciement des largesses sexuelles dont elle l'avait comblé. Pour une raison mystérieuse je l'avais impressionnée, au point que son désir n'avait eu aucune peine à vaincre mon habituelle réserve. Mais à cette période, je n'étais déjà plus que l'ombre de moi-même.

Au cours de la troisième soirée, un début de malaise s'était invité brutalement au moment où nous « remettons le couvert » pour la quatrième fois en trois heures. Je n'ai rien d'un gringalet. Un mètre quatre-vingt-trois, soixante-seize kilos, et, à l'époque, une forme physique que nombre d'amis m'enviaient. Pourtant les déluges passionnels de Moana avaient eu raison de mes réserves énergétiques. Une soudaine faiblesse m'avait envahi, et je m'étais retrouvé sur le plancher, à moitié inconscient.

J'avais un concert à donner le lendemain soir, et, une fois ressuscité grâce aux bons soins du médecin de garde, nous avions convenu d'un commun accord qu'une trêve s'imposait dans nos relations.

Je ne l'avais jamais revue.

Où peut-elle être aujourd'hui ? Il est fort improbable qu'elle habite toujours son petit appartement du vieux Nice. C'est une femme d'espaces, incapable de supporter quelque confinement que ce soit. Peut-être s'est-elle envolée vers les contrées exotiques dont elle rêvait, Jamaïque, Bermudes, voire les Marquises, fascination de Brel oblige... Ou peut-être a-t-elle simplement réintégré son Bali natal...

Si Moana changeait d'homme aussi souvent que de sous-vêtements, elle était en revanche très fidèle à son numéro de téléphone portable. Peut-être y avait-il là un espoir. Quoique, depuis seize ans... Et puis, que diable pouvais-je attendre d'une telle rencontre, sinon qu'elle m'ouvre son corsage et ses cuisses si elle était en manque...

A suivre...

Copyright © Bernard Sellier 2019
06600 ANTIBES
ISBN : 2-9525417-6-0